

intérieures des personnages, conséquences de leurs caractères indomptables, font s'engager, varier et avancer l'action. Celle-ci n'existe pas si Rodrigue cède à son amour plutôt qu'à son père et laisse la vie au comte ; l'action n'existe plus si Chimène obéit à ses sentiments et abandonne au roi le soin de venger son père. Et dans "Polyeucte", l'action repose encore sur la lutte intérieure qui harcèle Polyeucte partagé entre son amour pour Pauline et son amour pour Dieu ; sur les troubles de Pauline, hésitante entre le devoir qui commande et une ancienne affection qui se réveille.

Le drame se déroule dans l'intérieur des âmes. Une intelligence vive, une sensibilité vibrante, un esprit fin et pénétrant peuvent l'édifier ; l'imagination seule n'y peut rien que fournir l'intrigue. Et il en va du "Cid" comme du "Misanthrope", ni plus ni moins. Tous les deux ont leur source dans la connaissance profonde de l'âme humaine.

* * *

Du reste, le héros tragique doit être peint "d'après nature" comme le personnage de comédie. L'un et l'autre sont réels ; tous deux ont la complexité de la vie. Il faut que Rodrigue soit vraisemblable comme Alceste ressemblant.

Toutefois, un assemblage de vertus et de vices communs s'observe à chaque instant dans les faits et gestes du vulgaire. Une haute vertu, un grand caractère sont l'apanage d'une élite et ne peuvent être saisis que par l'observateur profond. Un Rodrigue ressemblant et vraisemblable est plus difficile à conduire sur la scène qu'un Monsieur Jourdan fidèle. Les qualités et les défauts de ce héros, très étendus, sont plus difficiles à mesurer, raisonnablement. Et les nuances sont nombreuses qu'il faut établir. L'héroïsme de Rodrigue est mâle, celui de Chimène — toute virile qu'elle soit — est féminin. Et l'héroïsme d'Auguste n'est pas celui de Rodrigue. Car la sensibilité de Chimène est plus vive que celle du "Cid" et l'héroïsme d'Auguste a été préparé dans un cabinet politique.

Si le poète donnant "libre essor à l'imagination" nous avait montré un Auguste emporté, fougueux et de tous points copié sur Rodrigue, le parterre tout aussi bien que la cour et la ville se seraient récriés. Il faut que le tragédien suive les données de l'histoire et se garde de

"Peindre Caton galant, et Brutus dameret."

Enfin, l'objet du tragique comme du comique se trouve dans la réalité humaine. Il n'y a qu'une différence de ton — s'il s'agit de la grande comédie.

Les passions humaines sont toujours tristes quand on les regarde dans leur cause qui est l'erreur et dans leur effet qui est le malheur. La grande comédie, — Tartuffe, Don Juan, le Misanthrope — est aussi triste pour l'homme réfléchi, qu'une tragédie classique et Molière à certain moment est vraiment si tragique,

"Que lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en [pleurer]."

Ses trois grands chefs-d'œuvre, du reste — Tartuffe, l'Avare et le Misanthrope — ne sont-ils pas, suivant le mot d'un critique "des tragédies bourgeoises qu'il a essayé de faire entrer dans le cadre de la Comédie".

Et alors, en quoi la tragédie est-elle plus que la comédie, une œuvre d'imagination?...

* * *

La comédie veut le rire du spectateur, la tragédie les larmes de l'auditoire. Faire rire les honnêtes gens, "étrange entreprise" s'écria Molière.

"Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleu-
[riez]"
dit Boileau. Entreprise non moins étrange.

Car est-il plus difficile de faire rire que de faire pleurer?

C'est une espèce de disproportion qui fait rire.

Chrysale dans les "Femmes savantes" prend la ferme résolution de ne pas plier devant Philinte et sitôt que sa femme paraît, il s'efface. La cause fait semblant d'être grande, l'effet est nul.

Et le rire vient de la légèreté. Celui qui rit beaucoup est léger ou se fait léger accidentellement, par nécessité ou par circonstance.

Le rire indique encore qu'on s'arrête à la superficie de la chose dont on parle. On la regarde du dehors, elle est bizarre, on rit. Enfonçant un peu, qui sait si au lieu du rire on ne trouverait des larmes.

Les larmes viennent de plus loin que le rire, en effet. Elles révèlent souvent à celui qui les verse ou à celui qui les voit, l'existence de profondeurs qu'il ignorait dans lui-même.